

et j'essayai de charger mon fusil ; hélas ! avant d'y être parvenu, je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais seul sur l'île ; le canot, qui portait mes filles, s'était éloigné par la force du courant et disparaissait à perte de vue en descendant la rivière ; je m'évanouis presque aussitôt une seconde fois, mais enfin je repris connaissance.

Croyant que l'homme qui avait tiré sur moi m'observait encore de quelque endroit caché, j'examinai mes blessures ; mon bras droit était fort maltraité. La balle, entrée dans mon corps dans la direction du poumon, n'était pas sortie ; mon état me parut désespéré. Pour comble de malheur, mon corps était à peu près nu ; car, au moment de ma blessure, je n'avais sur moi, outre mon pantalon, qu'une vieille chemise toute déchirée, dont les travaux du matin avaient arraché plus d'un lambeau. Je restai exposé au soleil et aux mouches à tête noire et verte, sur un rocher dénudé, la plus grande partie d'une journée de juillet ou d'août, sans autre perspective que celle d'une mort lente ; mais, au coucher du soleil, l'espérance revint avec la force, et je nageai jusqu'à l'autre bord. Mais la perte de sang causée par les efforts que je venais de faire en nageant entraîna une seconde défaillance.

Quand je revins à moi, je ressentis la soif la plus ardente ; les bords de la rivière étaient escarpés et rocailleux ; je ne pouvais, avec mon bras blessé, me coucher pour boire ; il me fallut donc entrer dans l'eau, et m'y plonger jusqu'à ce qu'elle baignât mes lèvres. La soirée devenait fraîche de plus en plus et ma force renaissait à proportion. Mais le sang paraissait couler plus librement, et je me mis à panser ma blessure. Je tâchai, quoique la chair fût déjà très gonflée, de replacer les fragments de l'os. Je commençai par déchirer en petites bandes un pan de ma chemise ; puis, avec mes dents et ma main gauche, j'essayai de tourner les bandes autour de mon bras, lâches d'abord et de plus en plus ser-